

Etienne Daho. « *J'ai tenu à chanter en français. Au départ, j'ai un peu essuyé les plâtres. Cela a fini par donner un style* »

A voir sa mine, on se dit que la chanson conserve. Etienne Daho repart sur les routes pour une cure de jouvence et une rencontre avec un public en constant renouvellement.

Entretien réalisé par Michaël Mélinard

HD. Quel rôle joue la scène dans votre vie artistique ?

ETIENNE DAHO. J'ai commencé aux Transmusicales à Rennes. Cela a été une révélation. Tout de suite. On a tendance à oublier que j'ai fait des centaines de milliers de concerts. Quand je fais un album, j'ai toujours en tête le moment où l'on va jouer les chansons avec un peu plus d'énergie. C'est le cas pour le dernier (« les Chansons de l'innocence retrouvée », 2013 – NDLR). Dans ma tête, il était déjà projeté pour être joué sur scène malgré la complexité de ses arrangements et sa sophistication.

HD. Vos influences sont très anglosaxonnes et, paradoxalement, vous incarnez une sorte de « francitude »...

E. D. C'est ma culture. Je me sens très français mais aussi anglais et espagnol. Tous les endroits dans lesquels je séjourne pendant de longues périodes impriment la personne que je suis. Mais le côté français est très important. Quand j'ai commencé, tous mes petits camarades chantaient en anglais. Je tenais absolument à chanter en français parce que je trouvais que, dans cette langue, des choses étaient exprimables différemment. De toute façon, après avoir écouté les Stooges et le Velvet, pour moi, tout était dit. J'ai écouté Charles Trenet. J'aimais beaucoup Françoise Hardy, Serge Gainsbourg, Léo Ferré, Brigitte Fontaine, tous ces gens qui avaient une plume. Je me suis dit qu'on pouvait peut-être mélanger le goût pour les rythmiques anglosaxonnes et le français. Au départ, j'ai un peu essuyé les plâtres. Cela a peut-être fini par donner un style.

HD. Qu'est-ce qui a changé dans votre public ?

E. D. Difficile à dire. Pas mal de gens du début sont toujours là. Des gens beaucoup plus jeunes m'ont redécouvert ces dernières années. Certainement grâce à la nouvelle french pop qui m'a cité comme référence. Quand on est là depuis aussi longtemps, si le public n'est pas renouvelé, on meurt. Ce phénomène de renouvellement de public m'a permis d'en avoir un extrêmement large et divers.

HD. Comment se sent-on lorsqu'on est cité comme référence par la jeune génération ?

E. D. On se sent très jeune. Je connais mon âge. Je n'ai pas de problème avec ça. J'ai tendance à embrasser tout ce qui est neuf avec beaucoup de curiosité. Je ne suis pas du tout quelqu'un qui regarde le passé. Evidemment, je suis très touché, flatté de toutes ces gentilleses et de toute cette attention. Pour un artiste, il n'y a pas de meilleure récompense que de sentir que son travail fait des petits, qu'il existe toujours avec d'autres, que plein de chansons sont reprises.

HD. Quel rôle peut avoir la chanson populaire dans une période difficile ?

E. D. La chanson dynamise comme un baume. Elle procure à la fois du plaisir et une « réflexion ». Je n'ai pas l'impression que les grands prêcheurs et les chansons politiques aient changé grand-chose à l'état du monde. En revanche – c'est peut-être extrêmement prétentieux de ma part – lorsque des gens viennent me dire que « le Premier Jour du reste de ta vie » (chanson de 1998, utilisée dans le film du même nom en 2008 – NDLR) a modifié des choses dans leur existence, je me dis qu'il y a un impact, qu'elle fait bouger les sensibilités. Beaucoup de gens m'en ont parlé comme d'un moment de bascule. C'est extraordinaire qu'une chanson ait un tel pouvoir. « Ouverture » (sur l'album « Corps et Armes », 2000 – NDLR) est une chanson sur l'engagement. Beaucoup de gens la mettent à des moments où ils s'unissent. Tout d'un coup, ce qu'on a écrit dans son coin, avec ses propres fantasmes et ses propres sensibilités, touche un ensemble de gens et donne une chanson collective. C'est le principe même de l'artiste. Une voix parmi d'autres exprime des choses, et il est choisi par un plus ou moins grand nombre de gens.